

chu; rien que cela! tandis que le capitaine Daguet, du train, était resté chargé du convoi des mulets. Ce diable de Trochu était tellement intelligent qu'il avait trouvé le moyen d'intéresser toute l'armée à son convoi d'ânes. C'était la curiosité de Mascara. Il avait remplacé pour le troupiier le Jardin des plantes. Plus tard, bien plus tard, Trochu eut un autre convoi... mais... à quoi bon se montrer dur pour le gouvernement de la Défense nationale?

La campagne de Mascara pourrait se diviser en deux périodes bien distinctes.

Dans la première période, Abd-el-Kader, à la tête de ses réguliers, nous tint tête et employa toute sa vigueur à imposer aux tribus la résistance à nos armes. Dans la seconde, l'Émir, découragé, s'enfonça dans le Sud avec quelques fidèles, abandonnant ces tribus à nos coups répétés, les laissant libres de disposer de leur sort, et attendant une occasion nouvelle de rallumer la guerre sainte.

Ce qui donna un cachet particulier à la première période de la campagne, c'est que la guerre affecta un semblant de caractère civilisé. On eût dit que l'Émir voulait renoncer à cette lutte atroce, sauvage, sans pitié ni merci, où tout Français tombé entre les mains des Arabes, mort ou vivant, était invariablement décapité.

Nous campâmes souvent en vue de son camp. Il était couvert par des grand'gardes et des avant-postes, à l'européenne. Il emprunta, d'ailleurs, aux peuples civilisés autre chose que leurs précautions de guerre, car, plusieurs fois, il chercha à entrer en communication avec nous, au moyen de parlementaires, choisis parmi ses officiers réguliers. C'est par eux que nous apprîmes, avec une joie indicible, que le lieutenant de Mirandol vivait et qu'il était, ainsi que d'autres Français, prisonnier de l'Émir. L'avenir me réservait l'honneur

et la joie de devenir l'ami de ce héros, de cet admirable soldat, aussi grand dans la captivité que dans les combats, qui rappela par son stoïcisme et sa grandeur d'âme la sublime figure de saint Louis, prisonnier, lui aussi, sur cette terre d'Afrique. Le général reçut par l'entremise des parlementaires plusieurs lettres de lui, écrites nécessairement avec une extrême prudence, ayant pour but ostensible de réclamer des secours pour ses compagnons de captivité, mais contenant toujours des renseignements déguisés, dont nous faisons notre profit. De son côté, de Mirandol a gardé, comme une relique, un pantalon d'uniforme dont le général s'était démuné en sa faveur pendant cette campagne.

Bientôt, d'ailleurs, les cavaliers réguliers de l'Émir subirent de telles pertes qu'il devint impossible de les approcher. Yusuf, fécond en stratagèmes, avait fait prendre sur les cadavres qu'ils avaient laissés des uniformes qu'il donnait à ses spahis. Ces faux réguliers engageaient un simulacre de combat avec nos extrêmes arrière-gardes, et attiraient les vrais qu'on enlevait lestement. Il fallut vite renoncer à cette feinte, découverte par les Arabes. Alors, nous formâmes une petite association entre quelques sous-officiers de spahis pour tenter des coups de main, la nuit, sur les grand'gardes d'Abd-el-Kader. Sous la conduite d'un adjudant du régiment, Alsacien de naissance, nommé Nottinger, nous nous glissions comme des serpents, et nous sautions sur les sentinelles arabes. Quand on était découvert, on jouait du fusil. Une nuit, je m'en souviens, nous enlevâmes le chef, l'agha de la cavalerie de l'Émir, Si-Mocktar. Pour l'avoir, il fallut lui envoyer une balle qui lui cassa un bras. Nous l'emmenâmes au camp. On l'amputa. Il guérit et devint un allié fidèle. Nous payâmes, d'ailleurs, très cher sa capture, car nous perdîmes, cette nuit-là, un bon camarade, un

sous-officier nommé Rativet, ancien maréchal ferrant, d'une bravoure incomparable. Il reçut dans la cuisse une balle qui pénétra dans le ventre. On ne pouvait lui donner les soins nécessaires, et le malheureux suivit la colonne dans un cacolet, sur un mulet, au milieu d'indélicibles souffrances qui nous mettaient à tous les larmes dans les yeux. Il mourut en route, et, particularité navrante, en rentrant à Mascara, le général trouva dans les plis que lui apportait le premier convoi de ravitaillement, amené d'Oran par le général Bedeau lui-même, un avis officiel lui annonçant que ce pauvre Rativet était nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Le général, qui voulait reconnaître les services que lui rendaient journellement les spahis, en renvoyant la croix au ministre, demanda qu'elle fût donnée à un sous-officier du régiment, et pria le colonel de remplir le nom laissé en blanc. Yusuf inscrivit le sien. « Non, répondit le général, Du Barail est jeune. Si on lui donne la croix maintenant, au lieu de lui faire rattraper le temps qu'il a perdu en ne passant pas par l'école, cela retardera sa promotion. Nous le proposerons comme sous-lieutenant, dans un travail complet sur les récompenses. Donnons la croix à un vieux sous-officier dont la carrière est limitée. » On décora donc un maréchal des logis nommé Cousin, vieux serviteur qui n'arriva qu'au grade de chef d'escadron au 9^e dragons, où je le retrouvai quand j'étais moi-même colonel du 1^{er} de cuirassiers et officier de la Légion d'honneur. La croix m'aurait bien fait plaisir alors, car elle était rare parmi les sous-officiers, et j'accueillis sans enthousiasme la décision du général, qui fut pourtant très avantageuse pour moi, ainsi qu'on le verra.

Ce convoi de ravitaillement, qui nous arriva vers la fin de janvier, termina la première partie de la campagne, la lutte contre Abd-el-Kader en personne. Le général Bedeau qui le commandait nous fit l'effet que

produisit la colombe sur les habitants de l'Arche. Il ne nous apportait pas seulement des objets indispensables ; il nous apportait encore des nouvelles de France, des lettres de nos familles dont nous étions privés depuis plus de deux mois. De loin en loin, le général de Lamoricière envoyait, à tout hasard et à prix d'or, un Arabe qui, déguisé en mendiant, s'en allait avec les correspondances de l'état-major, écrites sur papier pelure, roulées et renfermées dans un bâton creux. J'avais même obtenu la faveur d'envoyer, par ce moyen, à mes parents quelques lettres qui leur parvinrent exactement. Mais, si on savait quelque chose de nous, nous ne savions rien des êtres chers, et rien n'est démoralisant comme cette ignorance.

Le général Bedeau, son convoi déposé, reprit la route de Mostaganem, enfin ouverte par nos premiers succès. Le temps était devenu affreux, et sa colonne, surprise dans la plaine de l'Habra par une tourmente de neige, faillit y rester. Elle perdit des hommes et des mulets, morts de froid et de misère, et rentra à Mostaganem dans le plus complet désordre.

Ce ravitaillement avait surexcité encore, si c'était possible, le moral de notre petite armée, et nous entamâmes avec une ardeur nouvelle la seconde période de la campagne, compliquée par les intempéries, et qui nous obligea à un surcroît d'activité, car les courses devenaient plus longues pour porter le coup de grâce aux tribus, épuisées et abandonnées par Abd-el-Kader.

Leur résistance manqua désormais de cohésion et d'efficacité. Mais il fallait les atteindre. Et comme, au fur et à mesure de nos progrès, les tribus voisines de Mascara s'étaient enfuies, nous devions maintenant aller chercher les insoumis dans le lointain, par des marches de nuit interminables et exténuantes, déjouant leurs ruses à force de vitesse. Il nous est arrivé de rester trente-deux jours par monts et par

vaux, n'ayant emporté que deux jours de vivres, sans recevoir le moindre ravitaillement, vivant exclusivement sur le pays et exécutant par semaine jusqu'à quatre razzias, précédées d'autant de nuits sans sommeil.

Les fantassins finissaient par dormir en marchant. Les spahis dormaient dans leurs hautes selles, comme dans un lit, bercés par le pas régulier du cheval barbe. Mais les sous-officiers ne dormaient pas, puisqu'ils faisaient perpétuellement le tour de la colonne en marche.

Une nuit, comme une des haltes horaires semblait se prolonger plus que de coutume, Yusuf m'envoya voir ce qui se passait à la tête de la colonne. Il n'y avait plus de colonne. Nous n'avions devant nous que trois pelotons. Le chef du premier de ces trois pelotons s'était rendormi lorsqu'on était venu lui dire de faire lever ses hommes, étendus pour se reposer, et la colonne était partie.

Yusuf, à qui je vins rapporter ce fait extraordinaire, ne voulut pas me croire et envoya un adjudant pour le vérifier. Il dut se rendre à l'évidence, et, prenant le commandement de ce débris de colonne, il le porta en avant, sans savoir où il allait. Le général, de son côté, avait été informé très vite de l'accident; mais plutôt que d'indiquer sa marche par des signaux, il s'en fia à son étoile, la seule qui brillât du reste, et au jour, les deux tronçons de la colonne se retrouvèrent à temps pour atteindre le but fixé d'avance.

Dans ces razzias, où nous perdions peu de monde, il était rare que les spahis ne profitassent pas de quelque aubaine. Pendant que les fantassins récoltaient du blé, les cavaliers se lançaient à la poursuite des mulets et des chevaux, chargés d'objets plus précieux. On leur abandonnait la moitié de leurs prises. On vendait l'autre moitié à l'encan, à la « Bab Allah! » à la

« Aftel Kéhrim! » comme disent les Arabes. Des sommes ainsi réalisées on faisait deux parts : l'une qu'on abandonnait aux officiers, pour les indemniser des frais supplémentaires que leur coûtait la campagne; l'autre qu'on versait dans la caisse du régiment, pour augmenter le bien-être du soldat, remplacer les objets perdus et accroître le prix d'achat des chevaux.

Au mois de mars, une tribu des Sdamas réfugiée sur les hauts plateaux, à l'est de Saïda, nous entraîna dans une aventure des plus dramatiques. Le général était arrivé avec ses troupes sur leur campement, et l'avait saccagé. Puis il s'était installé à quelque distance, pour passer la nuit, et nous espérions bien dormir tranquilles, lorsqu'on vint faire prendre les armes aux deux bataillons du colonel Renault et aux spahis, pour les lancer aux trousses des débris de la tribu qui fuyait. A peine étions-nous partis que le temps se mit au froid, et, quand le matin arriva, le froid se compliqua d'un brouillard glacial. Yusuf lança des éclaireurs de tous les côtés, et bientôt nous fûmes sur les traces de l'émigration. Mais tout à coup il se produisit un phénomène atmosphérique assez rare en ces pays. La neige commença à tomber, épaisse et persistante, recouvrant la terre d'un linceul, nous empêchant d'y voir à quatre pas devant nous, et nous cachant non seulement le chemin qu'avaient pris les malheureux Arabes, mais celui par lequel nous pouvions nous-mêmes retourner au camp. Yusuf rallia tout son monde pour battre en retraite, car continuer, c'était s'exposer à un désastre. Nous nous aperçûmes alors, avec effroi, qu'il manquait à l'appel une section de voltigeurs du 13^e léger, commandée par le lieutenant Deligny, et quelques spahis. Les spahis pouvaient s'en tirer, mais les malheureux voltigeurs, qu'allaient-ils devenir, au milieu de cette tourmente, sans vivres, sans appui, sans secours? Rien ne répondait à nos feux de salve, à

nos appels de clairon, et la nuit tombait. Un de nos prisonniers arabes nous offrit alors de nous conduire au camp français, si on lui rendait la liberté. On accepta, et cet homme nous ramena au bivouac du général de Lamoricière, qui était lui-même très inquiet sur nous. Ce bivouac présentait un aspect lugubre, avec ses hommes grelottant sans feu, ses tentes enfouies sous la neige, et la tristesse générale s'augmentait encore des regrets que nous causait le sort de nos pauvres camarades, jugés irrémissiblement perdus.

La nuit fut lamentable. Dix-sept hommes, et presque tous les convoyeurs arabes, moururent de froid. J'avais pris, dans la razzia, un mulet chargé d'un immense tapis de laine. Yusuf, Fleury et moi, nous nous y roulâmes et nous dormîmes tous les trois au chaud, comme des bienheureux. Au réveil, le général envoya au colonel une bouteille de champagne qui nous fit un plaisir énorme. Le temps se remettait un peu. Nous nous attendions à rétrograder rapidement sur Mascara pour nous refaire. Le général poussa en avant, estimant que, si nous avions souffert, les Arabes en fuite, emmenant femmes, enfants, vieillards, avaient beaucoup plus souffert encore. Il nous fallut traverser le terrain sur lequel nous avions exécuté notre razzia. C'était épouvantable ! Il y avait là des femmes, des enfants abandonnés et raidis par le froid. A côté des cadavres, des bêtes de somme mortes sous le fardeau.

Nous arrivâmes harassés, et très tard, à la petite ville de Fren dah, heureux de nous reposer pendant trente-six heures dans ses maisons abandonnées, dont l'une s'écroula, d'ailleurs, sur une section d'infanterie, qui perdit, dans cet accident, quelques morts et quelques blessés. Le lendemain matin, quelle ne fut pas notre surprise, et quelle ne fut pas notre joie de voir arriver nos bons voltigeurs du lieutenant Deligny, en parfait état et sans qu'il leur manquât même un fourreau de

baïonnette ! Perdu dans la neige, n'entendant aucun de nos signaux, le lieutenant Deligny avait pris le parti d'essayer de se tirer tout seul d'affaire. Il s'était heurté à la tribu en fuite, qui ne songeait guère à lui faire du mal. Il avait commencé par empoigner les Arabes qui lui paraissaient les plus riches, en guise d'otages ; puis il avait ordonné aux autres de dresser des tentes pour lui et ses hommes, de leur apporter à manger. Il avait ainsi passé la nuit, en fort bon ménage avec les Arabes que nous venions de piller. Le lendemain, il s'était orienté, avait pris ses informations, et il arrivait à Fren dah, douze heures après nous, sans avoir laissé un bouton d'uniforme en route. Ce trait lui fit le plus grand honneur et influa heureusement sur toute sa carrière.

Voyant les affaires en bon train, recevant presque journellement la soumission des tribus domptées, ne redoutant plus rien, pour l'instant, d'Abd-el-Kader, le général de Lamoricière voulut compléter cette campagne par l'occupation définitive de Tlemcen, qu'il obtint du gouverneur général et qui fut confiée au général Bedeau. L'occupation s'accomplit sans coup férir, attristée seulement par la mort d'un chef d'escadron, officier d'ordonnance du Roi, qui, souffrant et pris de découragement, se brûla la cervelle en marchant à l'avant-garde, aux côtés du commandant de Mac Mahon, qui était là avec son 10^e bataillon de chasseurs de Vincennes. Le général Bedeau avait tout ce qu'il fallait pour réussir dans une mission qui exigeait les plus hautes qualités du commandement. Froid, sage, très strict, il commandait dans la province d'Alger, lors des combats de 1840, pendant lesquels il fut blessé d'une balle à la tête, le 17^e léger, dont il avait su faire un régiment incomparable. Le duc d'Aumale, qui lui succéda, faillit être victime de l'attentat de Quénisset, en rentrant à Paris à la tête de ce régiment.

Ici se place un petit fait que je pourrais omettre,

mais qui prouve que, dans les commencements de notre conquête, il fallait que nos officiers fussent en quelque sorte universels, car ils avaient à régler parfois des questions qui semblent absolument étrangères au service militaire. La garnison de Tlemcen, au bout de quelque temps, tomba dans un état de démoralisation, de découragement, d'affaissement et de nostalgie auxquels le général Bedeau, homme austère et de mœurs monacales, ne comprenait rien. Le général de Lamoricière, plus philosophe, plus observateur des faiblesses humaines, vit tout de suite où le bât blessait ces braves gens. Et, par son ordre, le vertueux général Bedeau dut procéder au recrutement et à l'établissement d'un personnel féminin spécial qui ramena la gaieté, sinon la santé, parmi ses hommes. Il était lui-même ébouriffé de la mission qu'il avait dû accomplir.

Enfin, au mois d'avril, le système du général de Lamoricière avait définitivement vaincu toutes les objections et enfoncé tous les obstacles. Le général ramena à Oran des troupes maigres, déguenillées, mais superbes et musclées comme des chevaux de pur sang.

Notre retour fut une marche triomphale. Les tribus soumises avaient repris leurs campements. Leurs chefs venaient saluer le général au passage, revêtus de leurs burnous d'investiture et suivis de leurs cavaliers, qui se livraient à des fantasias effrénées, en faisant parler la poudre. Chaque soir, au campement, elles apportaient d'abondantes diffas, des amas de victuailles qui réparaient nos longs jeûnes.

A Oran, et avant de les lancer dans une nouvelle expédition, le général témoigna d'une façon originale sa satisfaction à ses troupes, pour leur belle conduite, en leur mettant la bride sur le cou pendant deux jours, et en les affranchissant de tout appel. La ville fut extraordinairement gaie et les économies réalisées à

Mascara fortement entamées, sinon évaporées. Mais il n'y eut pas de désordres sérieux.

Des récompenses plus solides furent accordées à tous les degrés de la hiérarchie. Le lieutenant-colonel Pélissier fut nommé colonel, ainsi que le lieutenant-colonel Renault, qui remplaça au 6^e léger le colonel Thierry, vieux soldat de l'Empire, nommé maréchal de camp et conservé pour commander Oran, où il devait faire régner la plus exacte discipline. Le lieutenant-colonel Géry restait à Mascara comme colonel, ayant auprès de lui, comme chef de bureau arabe, le capitaine d'artillerie Charras, que la politique devait perdre un jour. Homme de très haute intelligence d'ailleurs, mais trop convaincu de ses mérites pour en admettre chez les autres. Il ne pouvait tolérer aucune supériorité, pas même celle de Napoléon I^{er}, à qui il donna des leçons de tactique dans un opuscule sur Waterloo, laissant entendre que l'Empereur ne connaissait pas grand'chose au métier de général en chef. Ce Charras avait un trait dans l'œil; il louchait. « Voyez-vous, me disait un jour, à propos de lui, le général de Martimprey, il ne faut jamais se fier aux gens qui n'ont pas les yeux droits. Ils louchent du cerveau. »

Enfin Yusuf était nommé colonel. Et pour finir par une note personnelle cette énumération, j'étais proposé par le colonel Pélissier pour une sous-lieutenance, et gratifié, par le général de Lamoricière, d'un numéro qui devait hâter ma nomination.

Ce n'est pas tout. Les spahis étaient au pinacle. Leur conduite à Mascara leur avait ramené toutes les sympathies. Loin de réduire leur effectif, on l'augmentait en y versant toute la cavalerie irrégulière, et les Gendarmes maures du capitaine d'Allonville, nommé chef d'escadrons, et les Mouckalias du capitaine Walstein-Esterhazy, nommé également chef d'escadrons. Nous trouvâmes à Oran l'ordonnance royale de réor-

*J de 2
de la 1^{re}
d'Oran*

ganisation qui nous portait à vingt escadrons, sous les ordres de Yusuf, investi d'un commandement sans précédent et presque égal à celui d'un général de division de cavalerie indépendante. Ces escadrons étaient ainsi répartis : six dans la province d'Alger, six dans la province d'Oran et huit dans la province de Constantine, quatre à Bône et quatre à Constantine. Yusuf avait sous ses ordres deux lieutenants-colonels, un major et dix chefs d'escadrons. C'était superbe.

L'ordonnance royale de formation était accompagnée d'une autre ordonnance qui pourvoyait aux hauts grades du corps. Le nom du commandant de Montauban n'y figurait pas. C'était pour lui, après six années de grade, une disgrâce irréparable. C'était sa carrière décapitée. Yusuf, envers qui il avait tant de torts, se comporta, en cette triste circonstance, d'une façon tout à fait royale. Un matin, Fleury et moi, nous nous rendions à la mosquée de Kerguentah pour déjeuner avec les lieutenants et sous-lieutenants du 2^e de chasseurs d'Afrique qui nous avaient invités, lorsqu'un domestique nègre remit à Fleury une lettre de Mme de Montauban qui le priait de passer chez elle, à ses premiers moments de liberté. Après déjeuner, Fleury fit part de cette lettre à Yusuf.

— Elle veut que vous aidiez son mari à faire la paix avec moi, dit aussitôt le colonel. Si c'est cela, vous pouvez lui dire que je suis prêt à tout oublier.

Yusuf ne se trompait pas. Mme de Montauban fit à Fleury une peinture navrante de la situation où la disgrâce de son mari allait mettre sa nombreuse famille : C'est la ruine pour nous, dit-elle. Mon mari reconnaît tous ses torts. Si le colonel ne nous tend pas une main secourable, nous sommes perdus.

— Le colonel y est tout disposé, madame.

— Oh! alors je vais avertir mon mari, à Misserghin, et il se rendra demain chez le colonel, pour le remercier.

Yusuf, aussitôt prévenu, répondit qu'il prendrait lui-même les devants. Et le lendemain, je vis ces deux hommes que j'aimais, arriver à cheval au-devant l'un de l'autre, sur la route de Misserghin, et se tendre la main.

— Ne parlons pas du passé, mon cher Montauban, dit Yusuf, le premier. Oublions nos torts réciproques, pour ne nous souvenir que de l'amitié qui nous liait jadis et qui va reprendre, plus intime que jamais. Puis, tirant de sa poche un écrin qui contenait une très jolie montre de femme : « Je désire, dit-il, que vous fassiez accepter cette montre à Mme de Montauban ; elle lui rappellera l'heure à laquelle nous sommes redevenus les bons amis que nous n'aurions jamais dû cesser d'être. » Au petit Charles de Montauban, qui était notre coqueluche à tous, qui parlait l'arabe, portait le costume indigène et montait à cheval comme un fils du pays, le colonel fit présent d'une housse de selle en maroquin brodé d'or, qui était le produit le plus perfectionné de l'industrie tunisienne. Il ne s'en tint d'ailleurs pas à ces bonnes paroles. Quelques jours après, le gouverneur général venait à Oran, et Yusuf fit tant et si bien auprès de lui qu'il en obtint la nomination du commandant de Montauban, comme lieutenant-colonel au 1^{er} de chasseurs d'Afrique, d'où il revint bientôt au milieu de nous par permutation.

Ces quelques jours de repos furent délicieux. On en profita pour réparer et refaire l'équipement et le harnachement, remplacer les bêtes que nous avions usées par de superbes chevaux de guerre achetés libéralement par une commission dont j'étais le secrétaire. La soumission des tribus rendait notre recrutement facile, et en quelques jours, il y avait à Oran quatre splendides escadrons de spahis, habillés de neuf et composés d'hommes bronzés par la guerre. C'était un spectacle admirable dont je ne pouvais pas me lasser.

Le général Bugeaud n'était venu à Oran que pour prendre en personne le commandement des troupes de la division, afin de les mener au-devant des troupes de la division d'Alger. Il espérait, par cette grande démonstration, succédant à la campagne de Mascara, achever la pacification du pays entre Oran et Alger. Précédée et éclairée par une brillante cavalerie indigène que commandait l'agha des Douairs et Smélahs, le général Mustapha-Ben-Ismaïl, la colonne expéditionnaire toucha à Mostaganem, et, dans les premiers jours de mai, elle remontait la belle vallée du Cheliff. Après quelques corrections infligées aux Beni-Zérouals et aux Beni-Zentés, tribus indépendantes établies à l'embouchure de ce fleuve, elle fit halte au confluent de l'Oued-Foddah et du Cheliff, à côté de ruines romaines appelées El-Esnam. Le gouverneur général projetait de fonder là, un an plus tard, une ville qui devait s'appeler Orléansville. A ce bivouac, nous fûmes rejoints par les troupes qui arrivaient d'Alger par Blidah, sous le commandement du général Changarnier.

Lorsqu'elles arrivèrent, l'attention, la curiosité, la sympathie de toute l'armée furent surexcitées au plus haut point. Elles amenaient avec elles un jeune officier d'état-major que je contemplais avec avidité, avec qui je devais plus tard être étroitement lié, et dont le nom était devenu subitement populaire dans toute l'Algérie. C'était l'officier dont nous avions appris l'enlèvement, en arrivant à Mascara, l'officier que nous avions cru mort, dont nous nous étions si souvent occupés; c'était le prisonnier des Arabes; c'était le lieutenant de Mirandol. Il y avait alors, à Alger, un vicaire général plein de zèle et de dévouement : l'abbé Suchet. Il s'était mis en tête de délivrer les prisonniers tombés dans les mains d'Abd-el-Kader, et dont Mirandol était le chef, la sauvegarde, le consolateur et le soutien.

Protégé par son caractère religieux, et par ce titre de ministre de Dieu, toujours respecté par les Arabes, qui, soldats et croyants, ne comprennent rien, n'admettent rien en dehors de la soutane et de l'uniforme, l'abbé Suchet, secrètement autorisé par le gouverneur, entama avec l'Émir de véritables négociations, et obtint la liberté des prisonniers français. Ces malheureux étaient au nombre d'une centaine, et parmi eux, trois ou quatre femmes. Abd-el-Kader les fit conduire, pour nous être remis, près de Blidah, sur les bords de la Chiffa. De sorte que, deux jours avant de quitter Blidah pour venir nous rejoindre, le général Changarnier entendit tout à coup le factionnaire placé à sa porte se disputer avec une sorte de mendiant, ou plutôt de spectre, qui n'avait plus que les os et la peau et qui, sous des lambeaux de burnous, portait des lambeaux de pantalon, le pantalon de Lamoricière.

— Qu'est-ce que c'est? dit le général en sortant, et sans reconnaître l'homme.

— Je suis le lieutenant de Mirandol, répondit le malheureux, qui ajouta aussitôt, en voyant le général marcher vers lui, les bras ouverts : « Ne m'approchez pas, ne me touchez pas, je suis couvert de poux. »

Cela n'empêcha pas le coquet général Bergamote de serrer tendrement sur sa poitrine ce héros en guenilles. Il voulut le réconforter, le faire manger, le soigner, l'habiller avec les effets de sa garde-robe; mais quoique exténué et prêt à défaillir, Mirandol refusa de toucher à rien, de boire une goutte d'eau, avant d'avoir conduit lui-même une prolonge d'artillerie chargée de pain blanc, de vin et de tout ce qu'on put trouver en ville, à ses compagnons de détresse qu'il avait laissés couchés sur les bords de la Chiffa. Pendant toute la captivité, il les avait traités comme ses propres enfants, risquant tous les jours sa vie pour les défendre contre les Arabes, les forçant à prendre soin d'eux. En le

quittant, l'Emir, émerveillé de sa grandeur d'âme, lui avait fait cadeau d'un mauvais cheval. Le lieutenant de Mirandol, à la tête de cette colonne lamentable, marchait, tirant par la bride ce cheval sur lequel il faisait monter, à tour de rôle, les plus éclopés. Il accomplit son devoir jusqu'au bout et ne rentra à Blidah, pour se reconforter, que lorsqu'il eut vu ces malheureux pourvus de tout. Et, comme le général Changarnier lui demandait ce qu'il pouvait faire pour lui être agréable : « M'employer avec vous dans votre expédition », répondit-il. Le général, qui était homme à comprendre de tels sentiments, le garda près de lui, comme officier d'ordonnance, jusqu'à la rencontre des deux colonnes. Là, de Mirandol rentra dans le régiment où il faisait son stage d'officier d'état-major, et où vinrent le trouver immédiatement un brevet de chevalier de la Légion d'honneur et sa nomination au grade de capitaine.

Fondues en une seule colonne, sous les ordres du gouverneur général, les troupes venues d'Oran et d'Alger, après quelques razzias insignifiantes, vinrent camper, dans les premiers jours de juin, aux portes de Blidah, avant d'être disloquées pour retourner à leurs garnisons respectives. Bâtie au milieu d'un bois d'orangers qui parfume l'atmosphère à deux lieues à la ronde, poétiquement appelée par les Arabes « petite rose », Blidah m'apparut comme le paradis terrestre, après sept mois de fatigues, de misères et de dangers, et je me souviens encore qu'au dessert d'un dîner exquis, dégusté en tête à tête avec Fleury, sous les orangers en fleur, je m'écriai : « Vivre ici comme officier, quel rêve ! » Ce rêve, l'avenir devait le réaliser.

Nos chefs rayonnaient de joie. Le système du général de Lamoricière, adopté par le gouverneur général, avait définitivement triomphé. Toutes les régions qui s'étendent entre Alger et Oran étaient momentanément pacifiées. Sans doute, elles devaient encore, plus d'une

Muy cierto. Les encantadora

fois, être troublées et ensanglantées par des insurrections. Mais, aux yeux des plus incrédules, le problème de la colonisation algérienne était résolu. La pacification définitive devait être l'œuvre de la patience et d'une sage administration, et, exaltés par un patriotique orgueil, nous nous disions tous qu'en somme, grâce à nous, la France était maîtresse de la perle de ses colonies.